

Le plaidoyer du vieux Wampanoag

Serge Bouchard

Numéro 64, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82356ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, S. (2016). Le plaidoyer du vieux Wampanoag. *L'Inconvénient*, (64), 4-5.



LE PLAIDOYER DU VIEUX WAMPANOAG

Serge Bouchard

C'est Massasoit, le vieux sage de la nation wampanoag, qui disait aux pèlerins anglais que la Terre ne se vendait pas, ne se louait pas, ne se transigeait pas. En un mot, ce vieil homme de tradition armouchiquoise (nom donné aux Abénakis par les premiers jésuites) ne tenait pas en haute estime les agents immobiliers. Mais comment aurait-il pu savoir, en cette année 1620, qu'en aidant les pèlerins à survivre sur ce point de la côte américaine qui allait devenir Plymouth, il accueillait l'esprit même du capitalisme ? Ces protestants tout habillés de noir et de gris ne débarquaient pas dans le Nouveau Monde pour en admirer la nature : ils y venaient pour la mettre en valeur, cette Nature, la déflorer et, littéralement, la dénaturer. Ils désiraient « faire de la terre » pour mieux la posséder et en fin de compte spéculer sur la valeur de chaque acre, de chaque pied carré. Ils plantaient la graine d'une contamination universelle, le cancer de la croissance, la logique du profit, l'avidité érigée en valeur impérative.

Alors que ces Anglais désespérés, conformément aux directives de leur dieu, défrichaient de l'étoile du matin jusqu'à l'étoile du soir, les Wampanoags, les Massachusetts, les Pequots et autres nations du Wabanaki – « le Pays de l'aube » – tentèrent de leur faire entendre raison, à peu près en ces termes : « Vous abattez des arbres qui ne vous appartiennent pas, et parmi ceux-là des arbres tutélaires, des arbres emblématiques, des monuments mythiques irremplaçables. Vous labourez une terre qui n'est pas la vôtre. Jusqu'où détruirez-vous la forêt nourricière, le temple de la vie, le jardin sacré de la chasse ? » Les pèlerins n'étaient pas méchants, du moins ne le furent-ils pas sur-le-champ. Ils se réunirent afin d'élaborer une proposition *honnête* à l'intention de ces objecteurs au progrès représentés par des chefs algonquiens trop préhistoriques pour seulement comprendre la notion de profit. N'était-ce pas honnête : ils allaient leur acheter leurs forêts ! Le pays était si immense, si sauvage... les nations qui se départiraient de leurs territoires pourraient se refaire une vie ailleurs, au-delà de la « frontière » ! Car, on le comprendra, les pèlerins avaient eu vite fait d'établir la différence entre le paysage civilisé, transformé, cultivé, et le désert sauvage s'étalant à l'infini, traçant entre les deux

une ligne imaginaire qui allait devenir une référence pour de nombreuses générations. Le désert commençait à la limite du dernier champ défriché ; au-delà, la sombre forêt virginale abritait des sociétés non organisées, composées de pauvres païens errant à l'aventure, comme des bêtes, dans le chaos de ces grands espaces abandonnés de Dieu.

La terre vierge, par définition, ne produisait rien, donc ne valait pas grand-chose. Quoi de plus profitable que d'acheter des territoires immenses ne valant pratiquement rien à des sociétés incultes qui n'avaient pas le moindre sens de la valeur des choses ? Le sens *des valeurs*, par contre, ces sociétés prétendument primitives l'avaient fort. L'offre d'achat déposée par les pèlerins choqua irrémédiablement Massasoit, le sage wampanoag. « Qu'ils aillent au diable, ces marchands maudits qui ne parlent qu'en acres et arpents, qui ne savent que rédiger des titres et ériger des clôtures ! » C'était insulter la Terre-Mère que de la mesurer, de l'évaluer, de la réduire à une valeur numérique. Quelle idée saugrenue que de mettre un chiffre sur la tête de la mère d'entre toutes les mères ! Qu'il était indécent et blasphématoire de s'en déclarer propriétaire ! « La Terre n'appartient à personne ; c'est nous qui lui appartenons. Nous, ses fils et ses filles, les enfants de la lune, les frères des animaux. Nous faisons corps avec la Nature. Oui, nous comptons le temps en suivant les phases lunaires, nos réunions se tiennent de nuit, nous avons la poésie dans le sang. La beauté du monde n'a pas de prix. »

Ayant dit ce qu'il avait à dire, ayant enregistré son plaidoyer au tribunal de l'histoire, le vieil homme, au nom de son peuple, mais aussi au nom des Sacos, des Pénobscots, des Pantuckets et de tous les autres Algonquiens de la côte, mit en demeure les Anglais de ne plus couper un seul arbre et de ne plus insulter la Nature. En prenant une telle position, Massasoit réfutait l'argument d'un Dieu valorisant essentiellement la souffrance et le travail, l'argent et l'économie, et pour qui la vie humaine se résumait à faire fructifier un bien au sein d'une âpre course aux profits. Pauvre vieux Wampanoag ! Son plaidoyer contre l'impolitesse capitaliste était pathétique de naïveté ! Le démon de l'avidité était dans la chaloupe des pèlerins et lui ne l'avait pas vu. Il n'avait pas vu ce démon laborieux débarquer sous le déguisement d'un humble

cultivateur criant famine. Massasoit et ses gens aidèrent les nouveaux venus à traverser le premier hiver, ils les nourrirent et leur apprirent à chasser, à pêcher, à cultiver le maïs ; en retour, dès la première récolte, les pèlerins leur témoignèrent leur reconnaissance autour d'un grand festin, inaugurant en Amérique la tradition de Thanksgiving. Or, nous le savons, il n'y a pas de partage possible avec le diable. Les pèlerins ne pouvaient pas entendre le plaidoyer de Massasoit. Ils étaient étrangers à pareil discours, eux qui appartenaient à un monde ayant depuis longtemps renié la Nature. Les Européens avaient renversé la Terre-Mère, cette déesse sauvage de la fécondité, ils avaient nié sa sacralité, ignoré sa poésie et sa beauté, condamné ses courses orgiaques, pour la remplacer par un Dieu austère et prude qui martelait ses commandements : « Allez, multipliez-vous, déboisez ces déserts, labourez cette terre, transformez-la pour votre profit, mettez-la en valeur pour votre propre salut, travaillez, travaillez jusqu'à ce que mort s'ensuive ! »

L'offre d'achat faite par les Anglais aux Algonquiens fut rejetée, et le plaidoyer de Massasoit ridiculisé. La violence du capitalisme est sans limites quand on menace de le brider. C'est ainsi que les guerres commencent, les guerres les plus sales et les plus vicieuses. À la fin du mois de mai 1637, les Anglais anéantirent un village pequot au bord de la rivière Mystic. Les guerriers-chasseurs étant absents, les victimes furent surtout des femmes et des enfants. Les versions varient, mais on estime le bilan final à environ 500 morts. À partir de ce drame, le malentendu allait se poursuivre et les tragédies se multiplier. Jusqu'au 29 décembre 1890 à Wounded Knee, où 150 Sioux miniconjous tombèrent sous les balles de l'armée américaine, la majorité des victimes étant encore des femmes et des enfants. Sur une période de plus de 300 ans, combien de peuples amérindiens furent ainsi massacrés dans la foulée de ce grand processus historique de désacralisation de la Nature ?

Alexis de Tocqueville a décrit l'Amérique pré-colombienne comme un trésor latent, un désert sauvage gardé par des Indiens qui n'avaient pas su mettre en valeur ses ressources endormies. Les Indiens avaient été des gardiens de nuit, ils avaient conservé la nature pour mieux la remettre, le moment venu, aux peuples civilisés et aux élus de Dieu. L'Amérique attendait ses vrais entrepreneurs depuis la nuit des temps. D'ailleurs, sur cette terre, tout a toujours attendu son entrepreneur, des pingouins empereurs de l'Antarctique jusqu'aux renards du Nord. Elle est forte, cette idée qui plonge ses racines dans les grandes religions monothéistes, dont la chrétienne : combien triste un fleuve qui coule en vain, une chute qui chute pour rien, un arbre millénaire que l'on ne coupe pas, qui ne sera pas transporté au moulin, qui ne sera pas transformé en bâtonnets pour brasser le café ! Combien absurde un chameau qui ne charrie pas, un âne qui flâne, un orignal qui meurt de vieillesse !

Le capitalisme était bien une religion : il était aveugle comme la foi, il était spirituel comme un commandement divin, il était envahissant, il cherchait à convertir, c'est-à-dire à changer le cours de la nature pour mieux régir le cours de l'histoire. Tout doit servir, tout doit être mis en valeur. Si tu

découvres des séquoias ou des pins deux fois millénaires, saute sur ta scie, fais claquer tes haches, fais tomber ces géants. Si tu vois une belle rivière, détourne-la pour profiter de sa force. L'échelle humaine a désormais la manie des grandeurs, elle est haute et grande, comme la Nature qu'elle imite et à laquelle elle se substitue. L'échelle humaine est devenue une grande échelle. *Small is maybe beautiful, but beautiful is not our concern.* Nous voulions la mettre à notre main, cette Nature sauvage, rebelle, inutile, prodigue mais si sottement dispersée. Or, voilà que nous y sommes parvenus. Avant de tuer Dieu, nous avons tué la Terre et la beauté de la Terre. À présent, il ne reste plus que nous, seuls au bout de notre grande échelle, suspendus dans le vide, ne sachant pas sur quel pied nous allons retomber, mais chargés et surchargés de nos affaires et produits, machines et technologies, déchets et énergies, condamnés à monter plus haut encore, le pas mal assuré, le dos lourd.

On ne peut pas s'emparer de toutes les richesses du monde sans heurter quelques sensibilités. En 1890, le progrès ne faisait aucun doute, et le rêve des pèlerins se réalisait dans toute sa splendeur : on avait fait rendre à l'Amérique ce que l'Amérique avait dans le ventre, des arbres et des minéraux, de l'eau et de la terre, des pâturages, du pétrole, du charbon. Et vint le règne du fer et de l'acier, des automobiles, de l'asphalte et du béton, des villes et des barrages, vint l'*American way of life* dans son indéniable efficacité. Une richesse considérable fut créée et le Nouveau Monde fut chiffré en matière de croissance, de production, de consommation, de capitalisation. Comme Dieu l'avait demandé – un Dieu qui est encore là, très présent, dans l'idéologie américaine. Ce grand trésor virtuel dont parlait Tocqueville a finalement livré sa valeur en espèces sonnantes et trébuchantes.

Si Massasoit revenait au monde, il ne serait pas surpris une seconde par ce qu'il aurait sous les yeux. Conformément aux intentions premières, nous avons tout cultivé, tout modifié, tout aménagé. Nous avons mangé la forêt, désacralisé les montagnes, irrigué les déserts, asséché les marécages, détourné le cours des rivières, raclé le fond des mers, violé l'intimité de tous les êtres vivants. Ce qu'il reste de la Nature est devenu un terrain de jeu extrême, une piste de boue pour les véhicules tout-terrain, un cran rocheux pour l'escalade, des sommets pour le ski. Aujourd'hui les loups se rapprochent du grand *selfie* de l'humanité. Les animaux sauvages se conforment aux attentes de nos technologies, ils regardent les caméras, ils viennent renifler les antennes, ils affichent des comportements étonnants.

Massasoit craignait en 1620 que la terre finisse dans une grande désolation. Sa naïveté apparente était en fait une prophétie. Imaginez-le à la conférence de Paris sur le climat, en décembre 2015. Sorti des limbes du passé, il s'avance à la tribune et se penche vers le micro : « Des chiffres, des chiffres, encore des chiffres ! Un virgule cinq... deux degrés, cent milliards de dollars, des plans, des objectifs. Vous ne songez qu'à acheter du temps. Je vous l'avais pourtant dit : la terre n'est pas à vendre. Et j'ajouterai aujourd'hui : son espérance de vie, pas à négocier. » ■